

## QUIPROQUO :

Dehors, la pluie tombe doucement sur le sol déjà boueux du jardin et vient parer les feuilles de reflets brillants sous les quelques lueurs restantes du soleil. Dedans, les gouttes viennent atterrir sur le double-vitrage du velux. Maxine est allongée juste dessous, la tête enfoncée dans l'oreiller, ses cheveux blonds étalés en couronne sur le coton. Devant elle, un bureau tâché de peinture et de colle, encombré de dessins à moitié gommés et d'aquarelles pas vraiment terminées, seule trône une énième copie d'Harry Potter à l'école des sorciers, épargnée par le cirque de couleurs environnant. La porte de sa chambre est fermée, elle aussi recouverte, d'écharpes presque toutes aussi bariolées. Le fauteuil du coin de la pièce disparaît sous un plaid à motifs bonhommes de neigea (il est usé, ils sont désormais plus gris que blancs) et les peluches offertes par ses parents, celles d'avant l'accident.

Elle était dans la voiture, sanglée dans son siège, ses petites jambes trop courtes pour toucher le plancher s'agitant dans le vide, mais impossible de se souvenir d'autre chose que d'un fracas épouvantable, suivi du noir le plus complet. Le réveil sur un monde radicalement différent, puisque privé des deux êtres qui en étaient les repères. L'absence comme un cachet au goût écœurant qui se dissout éternellement sous la langue. A l'hôpital, c'est Mamie qui serre ses doigts entre les siens et lui apporte en douce des sucreries achetées au distributeur du couloir ; et puis c'est elle qui la ramène chez elle, dans cette petite chambre sous les toits qui deviendra la sienne. Là, les souvenirs reviennent un par un, en rang. Les premières nuits, les cauchemars, les séances chez la psychologue mandatée par l'aide sociale – une vieille dame éternellement drapée dans un cardigan sentant vaguement la pâtée pour chats – son mutisme. Son silence permanent, celui qui entoure les tombes. Elle ne disait plus rien, articulant à peine quelques syllabes. La psychologue finit par déposer quelques feuilles de papier et des feutres sur la table qui la sépare de l'enfant. Ils apparaissent alors.

Les premiers dessins, gribouillés dans son cabinet, suivis par le sourire satisfait de la clinicienne devant les premières esquisses, langage d'une petite fille qui n'a pas encore suffisamment vieilli pour parvenir à changer sa douleur sourde en grammaire sonnante. Maxine s'en souvient. Les feuilles épaisses, les crayons, les feutres, le fusain, les pinceaux achetés par Mamie un matin de novembre et déposés sans un bruit devant la porte de la petite chambre. Les premières silhouettes qu'elle sème dans la maison, comme autant de miettes de

pain déposées en forêt, attrapées par sa grand-mère, bienveillante. Attentive. Le dessin d'une pomme suivi par l'apparition d'un panier plein de fruits, dès le lendemain. Celui d'une tarte, qui déclenche en quelques heures une délicieuse odeur dans la cuisine. Des arbres, et Mamie l'emmène se promener dans le parc voisin. Un jour, des vagues peintes à l'aquarelle bleutée, et Mamie l'emmène au bord de l'océan dans sa petite Clio verte, qu'elle ne devrait plus conduire. Le lendemain, un simple cœur, tracé au crayon gris et voilà Mamie assise sur le bord de son lit, caressant tendrement ses cheveux. Il y a des mondes où les mots sont inutiles.

Aujourd'hui, Maxine a 16 ans. Elle parle, mais ce n'est pas ce qu'elle fait de mieux. Les phrases semblent lui brûler les lèvres, alors pour éviter d'avoir la langue en feu, elle s'apaise seule, dans le silence apparent qui cache le tourbillon merveilleux de ses créatures imaginaires. Sa chambre en est remplie, du sol au plafond. Des animaux, des paysages, des comètes ... tous issus tout droit de son cœur blessé, mais battant. Au lycée, tout est gris. Du faux-plafond au carrelage, en passant par le teint de sa professeure de français. Les êtres vont et viennent, mais aux yeux empreints de poésie de Max, ce sont les choses qui ont gagné. Elle y va parce qu'il le faut, mais elle s'y ennue fermement. Seule une tâche de couleur subsiste, arc-en-ciel illuminant le ciel après des heures d'averse morne. Max la dessine, tous les jours. De son carnet de correspondance à ses fiches de révision, en passant par les post-it que Mamie laisse dans la cuisine. Les mêmes formes qui font battre son cœur un peu plus vite et la réchauffent toute entière. Un feu récent mais sacré, alimenté par la flamboyance des premières émotions adolescentes.

Elle est amoureuse.

Les yeux plantés dans un gris de plus, celui orageux du ciel, son esprit se balade derrière ses paupières. La silhouette aux contours parfaitement nets se détache parmi les autres élèves de la classe : elle est plus souple, plus délicate, moins si désespérément dénuée de lumière. Quelques ombres, aussi. Sombres, mystérieuses, fascinantes. Des fauves magnifiques dans une jungle tropicale. Tout dans cet être, lui plait, lui parle. Elle veut le sentir tout contre elle, toucher ses cheveux, effleurer ses joues. Elle le voudrait pour elle seule, quelque part où le gris n'existe plus et ne subsiste que la violence des couleurs primaires. Elle voudrait ne plus avoir d'autre horizon que les contours de sa bouche. Mais comment parler de ce qui se consume dans les coins les plus secrets de son âme, quand on peine à discuter de la météo ?

Max a déposé une dizaine de dessins près de son lit. La même image, pour la même personne, déclinée sous tous les angles existants. Il y en a d'autres, sur la table de la cuisine, le canapé, près de l'entrée, dans son sac à dos. Il y en a même un scotché au mur de la salle de bain, fixé là pour être la première chose qu'elle voit, tous les matins.

Un bruit tire Maxine des flammes de ses rêveries : derrière la porte, les petits pas discrets de Mamie s'éloignent déjà. La jeune femme se lève, ouvre la porte : dans le couloir, un panier en osier recouvert d'une petite nappe à carreaux, rempli d'oranges. La teinte des fruits jure franchement avec le mauve de la nappe. Max, perplexe, attrape le panier d'une main, referme sa porte de l'autre. Hier déjà, une corbeille similaire l'attendait sur la table basse du salon. Cinq oranges dodues, enveloppées dans un torchon propre. Dans le frigo, du jus d'orange fraîchement pressé, dans une grande bouteille en verre. Une autre corbeille, sur le rebord d'une fenêtre de la salle à manger contre laquelle Maxine aime bien s'installer, pour regarder les passants et dessiner celui ou celle qui finira par cristalliser ses pensées agitées. Des oranges, partout. Maxine sourit : en vieillissant, Mamie a développé des fixettes, de charmantes lubies. Assortir tous les coussins de la maison, organiser le frigo par catégories, aligner les tasses en fonction de leur taille, briquer la salle de bain tous les lundis et jeudis matins... ces petits garde-fous si simples en apparence mais qui vous séparent, un temps du moins, du chaos et de l'impuissance que l'âge amène, froidement. Juste un peu de chaleur supplémentaire avant la traversée de l'océan glacial.

Mamie a jeté son dévolu sur les oranges.

Maxine n'y prête pas une attention plus poussée : son dévolu à elle occupe toutes ses pensées. Elle s'est enfin décidée à lui parler, à l'intercours, à moitié cachée derrière son livre d'histoire. Sa voix l'a troublée, trouble merveilleux.

‘ Max ! C'est toi qui a dessiné ça ? ’

Un tigre aux yeux farouches, griffonné entre deux pages.

‘ .. Oui. Oui, c'est moi, c'est mon dessin. ’

‘ C'est magnifique. Tu penses que tu pourrais m'apprendre ? ’

‘ Euh, oui. Oui, bien sûr ! Tu veux venir... ’

‘ Je passe chez toi après les cours ? ’

‘ Oui. Oui, passe ! ’

Devenue subitement plus rouge qu'un feu de signalisation, Maxine s'est presque enfuie, son cœur bondissant sous son pull. Elle réussit à lui envoyer son adresse, les doigts tremblants sur l'écran du téléphone. La journée s'est terminée, il s'est mis à pleuvoir. Maxine est rentrée en avance, pour aider Mamie avec les courses.

Maintenant, elle attend.

De nouveau dans son lit, elle laisse les images danser devant son regard. Elle voit son visage : ses yeux noisette, éclats dorés, sa mâchoire parfaitement tracée, et son nez tout droit. Ses lèvres roses, son sourire et ses dents blanches. Ses mains délicates, qui caressent sans toucher. Tout ça anime sous sa poitrine une faune entière d'animaux sauvages, qui plantent délicieusement leurs griffes dans le rouge écarlate du cœur. Elle respire plus vite. Des parties de son corps jusque-là endormies semblent s'éveiller, une par une. Sortir du flou terne où elles s'étaient cantonnées, emballées dans l'ennui fade d'une vie de lycéenne pour mieux rejoindre les courants chauds que Max sent couler jusqu'au bout de ses doigts. Tout tourbillonne : le lit, le bureau, les peintures, les crayons, le fauteuil, les bonhommes de neige, les oranges dans leur panier.

En bas, la sonnette retentit. Maxine se lève d'un bond, les fruits roulent par terre. Elle court hors de sa chambre, descend les escaliers. Elle s'arrête subitement devant la porte d'entrée. 'Et si ?' L'angoisse l'attrape par la taille, mais elle se dégage d'un mouvement de hanches. Elle est là, dehors. Et Max va lui ouvrir. Pour ressentir sur sa peau autre chose que l'air tranquille du quotidien, pour avoir sous la langue une sensation nouvelle que celle qui lui colle au palais, pour se sentir respirer à s'en brûler les poumons, pour être enfin vivante plutôt que survivante. Pour sortir du gris. Maxine enroule ses doigts autour de la poignée et tire. Elle est debout, souriante. Trempée de pluie. Magnifique. Les deux jeunes femmes échangent un regard chargé d'électricité.

' Rentre ! Rentre Clémentine !' parvient à balbutier Max.

Clémentine sourit encore avant de passer le pas de la porte.

'Appelle-moi Clem'

'Clem'.

Max sourit à son tour. Dehors, la pluie se fait silencieuse, les trottoirs se parent de couleurs vives.

Dedans, à l'étage, Mamie s'active dans la salle de bain. Elle tient dans ses mains un troisième panier d'oranges, celui-ci orné d'un gros ruban de soie. Affairée, elle n'entend pas les voix en bas. Elle fixe du regard le dernier dessin en date de sa petite fille, son trésor. Sur le papier blanc, se détache la forme d'un fruit. Une orange ? Mamie pose son panier près du lavabo et reprend le chemin de la cuisine. Finalement, elle entend Maxine en bas :

'Mamie ? Tu es là ? Je voudrais te présenter Clémentine !'

La vieille dame se dépêche de descendre les escaliers. Maxine est debout là, avec une adolescente de son âge, ravissante.

'Bonjour Madame !'

'Bonjour, Clémentine. En voilà un joli prénom ! Comme le fruit ?'

... comme le fruit.